

Sophie Beaulé

**Besson, Anne et Évelyne Jacquelin (dir.). *Le Merveilleux entre mythe et littérature*. Arras : Artois Presses Université, coll. "Études littéraires", 2010. 334 p. ISBN : 978-28-48-32119-6**

Très actives dans le domaine des genres de l'imaginaire, Anne Besson et Évelyne Jacquelin proposent avec *Le merveilleux entre mythe et littérature* un éventail des problématiques entourant le merveilleux, le mythe et la religion. Fruits du colloque tenu en 2009, les dix-huit contributions interdisciplinaires de spécialistes tant français qu'étrangers permettent de saisir la richesse des variations épistémologiques et esthétiques du merveilleux. Une des forces de cet ouvrage réside d'ailleurs dans le fait qu'il invite le lecteur à faire des recoupements entre les époques et les lieux de productions, tout en mesurant l'évolution des relations entre le merveilleux, la religion et le mythe. Cet ouvrage solide stimulera quiconque s'intéresse au merveilleux et à ses genres connexes.

L'ouvrage se divise en quatre sections qui suivent l'ordre chronologique. La première, « Ailleurs et autrefois du merveilleux », s'étend de l'Antiquité chinoise au Moyen Âge iranien et européen. Jean-Pierre Martin relève des constances thématiques dans différentes versions européennes, arméniennes et africaines du conte « le tueur de dragon ». Le monstre se lie à la fécondité et peut faire partie d'une gémellité inégale ; derrière cette constante apparaissent des traces de rites sacrificiels anciens qui se conservent alors que leur réception passe de la croyance religieuse au conte merveilleux. Le dragon revient dans l'étude de Xiaohong Lucie Li. L'analyse de l'iconographie, des caractères *jiaguwen* et des documents littéraires chinois révèle le passage entre le serpent naturel et le dragon. Les caractéristiques de l'hybride dragon-serpent se mêlent en outre à celles des immortels Fu Xi et Nü Wa dans les mythes de la Chine antique. La chercheuse tisse ainsi le lien entre le serpent-dragon, l'hybride homme-serpent et le symbole *yin/ yang* aussi associé à la fertilité et au mariage.

On quitte la Chine pour l'univers islamique médiéval avec l'intervention d'Anne Caiozzo qui analyse le merveilleux baignant la représentation de la royauté sacrée dans le *Shâh Nâmeh*, l'histoire des anciens rois de Perse. Investis du pouvoir des dieux, les rois rencontrent les monstres et des êtres intermédiaires, les *jins* et *divs* qui testent leur capacité à garder l'ordre sur terre. Tandis que les rois symbolisent la grandeur de l'humanité, les hybrides représentent les instincts que le croyant doit combattre. De son côté, Jean-Louis Benoît souligne combien le merveilleux médiéval, c'est-à-dire l'irruption du surnaturel dans le monde ordinaire, implique une réaction du sujet. Luttant pour implanter la foi, l'Église élabore un merveilleux qui combat celui qui apparaît dans la littérature courtoise. Que ce soit dans *Les miracles de Notre Dame* de Gautier de Coinci ou *Le Gracial* d'Adgar, le merveilleux marial s'avère plus riche et cohérent que celui des *Vies de saints*. Marie s'y présente comme une éducatrice, et ses miracles sont variés. Les *Miracles*

s'accompagnent par ailleurs d'une glose explicative sur le modèle de lecture de la Bible.

« Des explorations renaissantes aux subversions classiques » approfondit la réflexion théorique sur les liens entre le merveilleux et la religion tout en se concentrant sur l'Europe. Émilie Lantuéjoul-Lasson appuie son analyse de *L'histoire du docteur Faustus* (1587) sur les distinctions opérées par Jacques LeGoff entre la magie, le miraculeux et le merveilleux. Le texte faustien recèle du merveilleux sous la forme du bestiaire infernal, des voyages fantastiques du héros et de la figure du diable. Sous ses apparences divertissantes, *l'Historia* vise à l'édification de son large public, puisqu'elle présente une dimension théologique se manifestant par les citations bibliques et les références à Luther. De son côté, Marianne Closson discerne deux usages du surnaturel démoniaque à la Renaissance et au XVII<sup>e</sup> siècle. L'usage fantastique affirme la réalité des pouvoirs sataniques dans le monde ordinaire, tandis que l'usage merveilleux inscrit le surnaturel diabolique dans certains genres comme la pastorale. Toutefois, certains auteurs enrichissent leurs visions du diable d'éléments mythiques et folkloriques hétérogènes, ce qui ajoute une appréciation esthétique. Le « merveilleux démoniaque », un oxymore selon la spécialiste, colorerait les représentations du diable pour favoriser l'apparition d'un fantastique moderne, détaché de la croyance.

Claudine Nédelec se penche pour sa part sur la crise du merveilleux au XVII<sup>e</sup> siècle. En effet, l'émergence de la vision rationaliste, la Fronde et le libertinage ébranlent le merveilleux chrétien et païen. Cette crise s'observe en particulier avec la Querelle des Anciens et des Modernes et dans le burlesque. Le souci de vraisemblance et l'idée que la littérature est lieu de fiction ébranlent le merveilleux, tandis que les auteurs de burlesque et les libertins le démystifient par le rire. Le merveilleux s'exprime toutefois par le biais des mythes littéraires, dont le *Dom Juan* de Molière serait un bel exemple. L'ébranlement du merveilleux se vérifie aussi dans le théâtre silésien de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Anne Wagniard voit en effet dans le désenchantement de cette production la genèse de la crise du merveilleux qui durera jusqu'à Schiller, Goethe et Lessing. Cette forme dramatique est née du désir de défendre l'autonomie confessionnelle et politique de la Silésie face à l'Autriche. Bientôt discréditée, elle disparaît au moment où la Silésie devient un pays autrichien pour ne renaître qu'un demi-siècle plus tard. Enfin, Marie-Agnès Thirard s'intéresse au conte de fées tel que le pratique Mme d'Aulnoy. Cette écrivaine, qui s'inscrit aux côtés de Perrault et des Modernes, s'inspire des « mies » ou mère l'Oye, qu'elle transforme en un jeu littéraire destiné aux mondains. La mythologie gréco-latine apparaît dans le conte merveilleux comme référent littéraire, mais surtout comme matériau propice à l'amalgame et à la réécriture ; il s'agirait de subversion ou d'une forme de liberté d'esprit.

La troisième section, « De quelques romantiques et victoriens », témoigne des résultats du débat entre l'ancien et le moderne. Évelyne Jacquelin analyse la façon dont *L'Amphitryon* de Heinrich von Kleist se réapproprie la mythologie grecque telle que révisée par le classicisme français. Or, si Molière oriente le thème de la confrontation avec une énigme vers la comédie sociale, Kleist lui insuffle un questionnement métaphysique pour produire une vision du monde rompant avec les idéaux du classicisme allemand. De son côté, Alain Muzelle analyse la définition qu'E.T.A. Hoffmann a donnée du merveilleux dans son recueil *Nachstücke* (1816-1817) pour en souligner la richesse et la précision. Selon Hoffmann, l'étrange (la

bouffonnerie et l'inquiétante étrangeté) découle du merveilleux ; il en est le « hiéroglyphe » dans le sens qu'on doit le déchiffrer pour atteindre la sphère merveilleuse. Seul le personnage de l'artiste se montre apte à comprendre la sphère du monde familier et celle du merveilleux ; il vit dès lors sa condition comme un écartèlement irréductible et une recherche incertaine. L'incertitude fantastique à l'oeuvre chez Hoffmann, ajoute Muzelle, se retrouve dans le rapport ambigu que les récits maintiennent avec la religion.

*Lilith* (1895), roman atypique de George Mac Donald, fait montre de « dérivation syncrétique » (Gilbert Durand), déclare Françoise Dupeyron-Lafay, car l'oeuvre greffe au mythe biblique des myèmes animistes et païens, des éléments du merveilleux chrétien ainsi que des emprunts à la Décadence et à Lewis Carroll, entre autres. Bien que fidèle aux représentations littéraires traditionnelles à certains égards, le roman se distancie de l'orthodoxie chrétienne et des écrits kabbalistiques. Véritable mythopoeète, Mac Donald présente un imaginaire de type cosmogonique sous le signe de la lune, de l'eau et du merveilleux. Le dernier article se penche sur le thème de la métamorphose femme-statue dans la nouvelle du XIXe siècle. Fait surprenant, note Volker Klotz, ce thème fait une apparition tardive, mais ample puisqu'on le retrouve chez de nombreux auteurs. Il se caractérise en outre par sa forme condensée et l'originalité. Klotz illustre son propos par une étude de « La Statue de marbre » de Joseph von Eichendorff et de « La Vénus d'Ille » de Prosper Mérimée, où il met en relief la confrontation avec une altérité radicale et le déploiement des strates du passé comprimées dans la statue.

La dernière section, « Réinvestissements contemporains », montre combien le travail de réécriture entamé dans le passé s'est accru. Danièle Henky analyse d'abord *Sept contes* (1998) et *Les Rois mages* (1985) de Michel Tournier, qui revendique la réécriture comme socle de sa création. *Les Rois mages* s'inspire par exemple de l'évangile de Matthieu, tandis que *Sept contes* emprunte aux contes de fées, à la Commedia dell'arte et aux *Contes des Mille et Une Nuits*. Tournier inverse les textes anciens pour leur restituer leur dimension sacrée. Le merveilleux acquiert une dimension métaphysique, comme le montre le thème récurrent de l'ascension. Jaël Grave, pour sa part, suit l'évolution de la représentation de la haute montagne aux XIXe et XXe siècles, en s'appuyant sur George Sand, Roger Frison-Roche et Samivel. Malgré le développement du tourisme et des techniques de l'alpinisme, le merveilleux rattaché à la montagne s'est maintenu. La montagne, chez Sand, va de pair avec une rêverie minérale de l'Unité primordiale et un accès à la connaissance de soi. Frison-Roche mélange les croyances chrétiennes à celles des indigènes rencontrés au fil des voyages pour offrir une expérience mystique par moments. Samivel, enfin, emprunte au merveilleux chrétien et païen sous un mode souvent humoristique, mais qui n'en réenchante pas moins la réalité. De son côté, Hélène Barrière s'intéresse à Barbara Frischmuth, écrivaine autrichienne associée au groupe avant-gardiste *Forum Stadtpark*. La publication de sa *Trilogie d'Amaryllis Sternwieser* a déconcerté la critique, car les deux premiers volumes s'inspirent entre autres du merveilleux de Ferdinand Raimund et d'Hoffmann. Or le recours intertextuel, ludique et libre par rapport à « l'orthodoxie » de l'avant-garde, se situe en continuité avec les oeuvres antérieures ; le merveilleux estompe une certaine référentialité (Alain Montandon), sert une réflexion féministe et s'inscrit dans la thématique de la mémoire.

Enfin, un ouvrage diachronique sur le phénomène du merveilleux ne saurait être

complet sans un regard sur la *fantasy*. C'est ce que font Jérôme Dutel et Charlotte Bousquet Celle-ci compare la fonction des mythes dans l'Antiquité et dans la *fantasy* francophone, puis offre des réflexions d'auteurs sur leur utilisation des récits mythologiques. À l'époque contemporaine, le mythe favorise le déploiement de mondes imaginaires grâce à sa puissance d'évocation poétique, tout comme leur structuration. Il est aussi source de métamorphoses. Si les mythes antiques ont perdu leurs fonctions originelles, leur aspect critique et symbolique demeure. Dutel étudie quant à lui le merveilleux – véritable « patchwork hétérogène » -- présent dans la *fantasy* douce-amère de Jack Vance. L'écrivain reprend la légende arthurienne dont il désacralise le christianisme chevaleresque, ainsi que d'autres intertextes mythologiques et littéraires, qu'ils proviennent de Lovecraft, Clark Ashton Smith, voire de ses propres textes.